

Une minute suffit

Un coup d'œil à l'horloge de son portable. Il était en retard. Il abandonna les deux biscottes sur la table de la cuisine, avala d'un trait le fond de sa tasse de café et fila. Les secousses de l'ascenseur, les ruminations qui se poursuivaient en sourdine, il eut un haut-le-corps. En arrivant au centre Médico-psychologique, la secrétaire lui tendit le gratuit qu'on déposait tous les matins dans la salle d'attente. Il sursauta. La photo en première page, c'était elle, Annie, sa patiente dont il était subitement tombé amoureux.

Sur l'instant tout lui revint en mémoire.

Il se souvenait de ce regard qui l'avait transpercé dès son entrée dans le cabinet, ces yeux si bleus, si lumineux, dans lesquels on devinait pourtant une certaine noirceur.

Elle n'avait pas changé, son visage angélique, d'apparence juvénile malgré ses trente printemps bien passés.

Il avait regretté ce jour où elle avait poussé la porte de son cabinet. Il avait tant espéré que ce ne soit pas son rendez-vous de 11h10.

Tout en restant le nez baissé sur la photo d'Annie, il se dirigea vers son bureau, les souvenirs se bousculant.

Brusquement, il sortit de sa rêverie, la porte de son bureau l'ayant rappelé à la réalité. Le front douloureux, il venait de la percuter et le café bouillant qu'il avait pris au distributeur repeignit sa chemise blanche.

Il chercha maladroitement ses clés au fin fond de sa poche, tout en implorant que personne ne l'ait vu. La secrétaire étouffa un rire moqueur, qu'il jugea au final avoir bien mérité.

Voilà dans quel état le mettait Annie...

Il était temps de commencer la journée, la salle d'attente se remplissait, une seule idée l'obsédait, quitter ce cabinet où tout avait commencé.

Il posa le journal dans le tiroir de son bureau, espérant retrouver ses esprits. Il enfila une nouvelle chemise, moins sobre que la précédente, bariolée, pas du tout en accord avec l'excentricité de son pantalon du jour. Il n'avait plus le temps d'y penser, assis derrière son bureau personne ne pourrait soupçonner la faute de goût.

Le téléphone le fit sursauter. La secrétaire vérifiait qu'il était disponible pour recevoir les premiers patients qui commençaient à maugréer de son presque retard, à peine arrivés.

Un coup d'œil rapide à son agenda, une grande inspiration. Il enfila les derniers boutons de sa blouse blanche réglementaire et il se dirigea d'un pas assuré, voulant dissimuler son chaos psychologique, vers la salle d'attente déjà bondée de monde.

Le premier patient entra. L'avait-t-il déjà rencontré? Impossible de s'en souvenir, ce n'était pourtant pas son habitude, lui qui était si méticuleux et ordonné.

Il jeta un regard furtif au tiroir à dossiers juste à sa droite pour vérifier si son nom y figurait. Non, un nouveau patient. Il essaya de redoubler de concentration.

Son patient débitait une quantité de paroles impressionnante et difficilement audibles, ce qui ne l'aida pas à rester focalisé sur lui. La séance lui sembla interminable. Son esprit baguenauda de nouveau vers Annie.

Il la revit assise à cette même place, lui relatant ce qui l'amenait ici, elle était une énigme. D'ailleurs était-ce de la femme elle-même dont il était tombé amoureux ou de l'énigme qu'elle représentait?

Annie le fascinait, à un tel point...

Il sortit immédiatement de sa torpeur lorsque le patient se mit en colère parce qu'il ne l'écoutait pas. Il balbutia quelques excuses et mit un terme à la séance.

Il ressortit le journal, une vague de peur l'envahit tout d'un coup. Si Annie ressurgissait aujourd'hui dans sa vie, qu'est ce qu'il pourrait en advenir..? Ils avaient un accord de toute façon, lui ne l'avait pas brisé, mais elle...

Il n'osa pas ouvrir ce journal et lire ce qu'il y avait d'écrit, de peur de ce qu'il pourrait y découvrir, sa vie pourrait voler en éclats.

Il chassa cette idée de son esprit et continua sa matinée. Tant bien que mal, l'esprit embrumé, englué.

Chaque fois que la porte s'ouvrait... Il hésitait entre déception de ne pas la voir, soulagement et profond chagrin.

L'horloge annonça midi, il prit la décision de rentrer. Il ne concevait pas de passer une minute de plus ici à se torturer. Il en informa la secrétaire et lui ordonna d'annuler tous ses rendez-vous de l'après-midi.

Le trajet dans le métro ressembla à une torture. L'odeur nauséabonde de sueur et d'urine, accentuée par la chaleur de ce mois de juillet et l'absence de climatisation, lui soulevait le cœur à chaque inspiration. Les saccades fortement désagréables des wagons, qui n'avaient pas manqué de risquer de le faire tomber une bonne dizaine de fois, se sont avérées difficilement supportables.

Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il aperçut la porte de son appartement, les clefs déjà en main, il l'ouvrit, il y avait un silence écrasant mais tout de même rassurant pour l'accueillir.

Il balançait sa besace sur le fauteuil de l'entrée, laissa ses chaussures traîner au milieu du couloir.

Il se dirigea vers le bar, il avait besoin d'un verre. Le journal n'avait pas quitté le dessous de son bras, il le serrait si fort qu'il en avait des crampes. Il attrapa sa meilleure bouteille de whisky, il ne la sortait que pour les grandes occasions, n'en était-ce pas une?! Il se servit une double dose de ce breuvage tourbé à la robe ambrée, à l'arôme fortement parfumé de camphre et à la légère odeur de réglisse. Il lui fallait au moins cela pour oser ouvrir le journal et lire l'article. Il lut et relut le titre, « Annie F., le massacre du manoir de Romancy, coupable ou innocente? ». Elle avait été accusée d'avoir manipulé un homme, le poussant au meurtre de ses employeurs. Elle était gouvernante du manoir. Les employés ne portaient pas les propriétaires dans leur cœur, cela était indéniable. Une histoire des plus sordides. Annie démentait avoir eu l'intention d'en arriver à ce résultat, mais ne niait pas le confort que leur mort lui avait apporté.

Après le procès, qui n'avait pas pu déterminer avec certitude sa culpabilité, il avait été mandaté pour la suivre sur le plan psychologique, c'est comme ça qu'elle avait passé la porte de son bureau.

Il se décida à ouvrir le journal et commença à lire l'article. Comme il le pensait, il retranscrivait les paroles d'Annie, et sans surprise, quasiment mot pour mot, elle racontait les faits comme elle avait pu le faire avec lui sept ans plus tôt.

Lorsqu'Annie racontait comment le jardinier poussa Madame de Romancy dans les escaliers de la cave, et qu'il dut « finir le travail » en l'étranglant avec le ruban qu'elle venait de détacher de ses cheveux, tout en regardant ce spectacle macabre, son regard jubilait, tandis que son ton et son attitude étaient graves. C'est ce qui le fascinait chez elle. Elle était d'une intelligence, d'une beauté, d'un charme éblouissant. Tout l'attirait en elle, malgré les nombreux signaux de danger qui s'allumaient. Il finit de lire l'article, passant les détails sanglants de la mort de Monsieur de Romancy, dont il connaissait déjà tous les éléments.

Un réconfort égoïste le gagna, pas un mot sur lui, sur eux. Une pointe de déception lui resta de ne pas avoir eu d'aveux francs dans cet écrit.

La pression descendit d'un cran. Il sombra dans un de ces sommeils qui vous tiennent entre deux mondes.

Il restait vaguement conscient de ce qui l'entourait, le tic tac de la vieille horloge à balancier berçait son rêve. Il était de nouveau de retour dans son bureau, avec Annie. Ce jour où la minute de trop en sa présence suffit à tout faire basculer.

Elle était habillée d'une somptueuse robe noire, laissant apparaître ses jambes galbées mises en valeur par des talons aiguilles de la même couleur. Sa tenue laissait apparaître un décolleté suggestif. La bretelle légèrement trop grande, tombait et découvrait une de ses épaules. Il observait ses lèvres peintes d'un rouge hypnotique et tentait d'occulter tout ce qu'il pouvait ressentir pour elle à cet instant précis. L'Amour et le désir prenaient le pas sur la patiente et l'éventuelle meurtrière qu'elle aurait pu être.

Après une heure d'entretien, elle se leva pour quitter la pièce, lui également afin de lui ouvrir la porte. Elle s'était alors retournée, il avait pu sentir son souffle, son odeur, un parfum sucré qui appelait à la gourmandise. Il ne put s'empêcher, il l'embrassa, et n'ouvrit jamais cette porte. Elle

était le dernier rendez-vous de la journée, ils ne se quittèrent pas, ils passèrent la nuit ensemble. Puis les jours qui suivirent, puis quelques semaines, avant qu'il ne se rende réellement compte que cette minute de trop pourrait anéantir sa vie...

Un coup de sonnette à la porte de l'appartement le fit brutalement revenir à la réalité. Le temps de se lever, de poser le verre de whisky qu'il tenait encore, un miracle qu'il ne l'ait pas lâché, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, il n'y avait personne, seul le mécanisme de l'ascenseur se faisait entendre. Il la referma et s'apprêta à faire demi tour, mais il trébucha sur ses chaussures qu'il avait laissées au milieu de l'allée. Il se baissa pour les ranger et découvrit que l'inconnu qui l'avait réveillé avait glissé un mot sous sa porte. Il le prit et le lut, il y était écrit « rdv 14h30, 25 rue de la Roseraie, Pense à notre accord. AF »

L'évocation de « l'accord » le mit dans un état de détresse. Il était 14h, il enfila ses chaussures à la hâte, s'il ne loupait pas de métro il y serait pile à l'heure. Il commença à piquer un sprint jusqu'à la rame, le métro était là. Il avait une bonne quinzaine de minutes avant d'arriver à sa station. Juste le temps nécessaire pour gamberger. Le mot était signé AF, Annie Federman, c'était elle, il allait donc la revoir, là, il oscillait entre angoisse et exaltation. Le métro venait de s'arrêter à sa station. Il descendit et se remit à courir, la sueur perlait sur son front, il ne savait pas si c'était l'effort ou l'angoisse. Il ralentit le pas, il était presque arrivé.

Un premier effet de surprise lorsqu'il vit l'endroit où ils avaient rendez-vous, puis il se dit que c'était en accord avec sa personnalité.

Il entra. La lumière pénétrait par de grandes baies vitrées et des plantes étaient entreposées aux quatre coins de la pièce. Les murs étaient pastels, des cadres aux couleurs vives y étaient accrochés et un fond de jazz vous rendait le tout faussement accueillant. Il s'annonça, on l'attendait. L'hôtesse lui demanda de la suivre, il s'exécuta. Ils passèrent dans l'arrière boutique, son cœur battait la chamade. Elle l'invita à passer la porte seul. Il prit une grande inspiration, son corps tout entier explosait d'amour pour elle, il entra. Le lieu était lugubre, de circonstance, il avait tout imaginé sauf cela.

Elle était là, elle l'attendait, elle portait sa robe noire. Une lumière tamisée rendait l'atmosphère presque douce, il prit le temps de la détailler, pas un son n'arrivait à sortir de sa bouche. Il n'osa pas de suite la rejoindre. D'un pas peu assuré il s'approcha d'elle. Il finit par être près d'elle. Il la regarda, serra sa main dans la sienne, caressa sa joue. Il posa un baiser sur ses lèvres qui lui parurent bien froides. Elle avait les yeux clos, elle était tellement belle. Il lui murmura quelques mots doux, laissa couler ses larmes et repartit. L'hôtesse lui tendit une boîte qu'Annie tenait à ce qu'on lui remette. Il sortit des pompes funèbres, l'ouvrit, il y avait un journal, celui dans lequel elle consignait tout. Elle lui en avait parlé si souvent. Il y découvrit une lettre dans laquelle elle lui déclarait tout son amour, et où elle lui faisait ses derniers adieux. Leur accord n'avait pas été brisé. Il prit la route du retour, il décida de marcher. Il se demanda comment elle avait pu orchestrer toute cette journée. Le gratuit, le mot sous la porte et leur rendez-vous, aujourd'hui précisément. Il n'en aurait jamais la réponse. Il pouvait reprendre le rythme de sa petite vie tranquille, fade se dit-il, sans craindre une quelconque destruction. Annie n'était plus de ce monde, elle resterait une énigme et il continuerait de l'aimer.